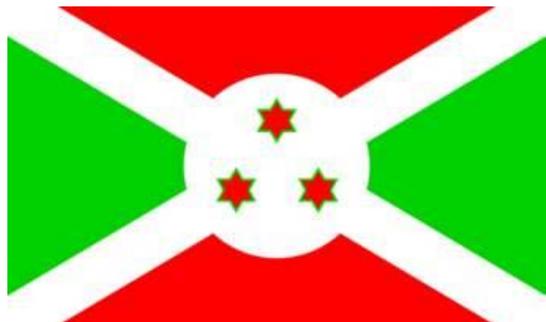


82. BURUNDI 2013

Fin novembre 1999, j'étais au Rwanda et avais mon billet d'avion pour voler jusqu'à Bujumbura, la capitale du Burundi, afin de visiter ce pays. Pas de chance ! La veille de mon départ, j'apprends que des rebelles ont attaqué l'aéroport burundais, chose courante à cette époque (moins aujourd'hui). Mon voyage fut donc annulé. Et, pour y retourner, j'ai attendu, attendu... Et voilà, aujourd'hui Explorator monte un nouveau circuit là-bas. Françoise, une amie de voyage (Djibouti) s'est inscrite et m'en a averti. Seule inscrite, et il faut être quatre pour partir. J'envoie donc un courriel à tous mes amis et ça marche : deux Martin s'inscrivent (ça ne va pas être facile au niveau des prénoms). J'ai voyagé deux fois avec le premier, un très grand voyageur (Ethiopie, vallée de l'Omo, et Erythrée) et au Gabon avec le second. Je suis heureux, ça va faire un super groupe... Le circuit se déroule du mardi 4 au vendredi 14 juin 2013, mais je resterai seul avec un 4x4 quatre jours de plus et ne rentrerai que le mardi 18 juin. Une incursion d'une journée en Tanzanie est aussi prévue pour y visiter un parc national. Ce sera le 182^{ème} pays que je visite.



[Petite présentation du Burundi \(d'après Wikipédia : http://fr.wikipedia.org/wiki/Burundi\) :](http://fr.wikipedia.org/wiki/Burundi)

Le Burundi est un petit pays d'Afrique de l'est sans accès à la mer mais possédant un grand lac, le lac Tanganyika. Il est situé dans la région des Grands Lacs, au sud de l'Equateur, et entouré par la République démocratique du Congo à l'ouest, le Rwanda au nord, et la Tanzanie à l'est et au sud. Sa superficie est de 27 834 km² (un vingtième de la France) et sa population d'environ 10 millions d'habitants (environ 360 habitants au km², ce qui est beaucoup). Un million d'habitants vivent dans la capitale, Bujumbura. Situé sur un plateau au cœur de l'Afrique, le Burundi jouit d'un climat équatorial tempéré par l'altitude (de 772 au lac Tanganyika à 2 670 mètres au mont Heha). La température moyenne annuelle s'étend de 17 à 23 degrés et les précipitations sont de 1 500 mm en moyenne, les saisons des pluies s'étendant de février à mai puis de septembre à novembre.

* Histoire :

Au début de l'histoire connue de la région, les Twa, que leur petite taille apparente aux tribus pygmées, peuplaient les rives du lac Kivu et vivaient de la chasse. Plus tard, durant le premier millénaire de notre ère, sont venus les Hutus, agriculteurs bantous qui défrichent la forêt, puis les Tutsis, pasteurs arrivant du nord. Au-delà de la notion d'ethnie, sujette à débat dans la communauté africaine, beaucoup voient dans les Hutus et les Tutsis un peuple de même origine que seule une différence de classe entre les pasteurs Tutsi et les agriculteurs Hutu sépare. D'ailleurs cette différenciation entre pasteurs et agriculteurs est toute relative : les uns et les autres pratiquent à la fois l'agriculture et l'élevage. Le critère essentiel de la notion d'ethnie est la langue. Or, tous les Burundais parlent la même langue, le kirundi, et ont la même foi ancestrale en Imana, comme les Rwandais. On ne peut donc pas parler d'ethnie, sauf à se baser comme les colonisateurs sur des critères raciaux.

En 1890, arrivant du Tanganyika, les Allemands s'installent dans la région des grands lacs et signent le 6 juin 1903 un traité de protection avec le mwami (roi) Mwezi Gisabo. Au sortir de la Première Guerre mondiale, les Allemands doivent renoncer à leurs colonies et, lors de la conférence de Versailles en 1919, le royaume de Belgique obtient un mandat sur la province du Ruanda-Urundi, constituée des Rwanda et Burundi actuels. Au Burundi, comme au Rwanda, les Belges instrumentalisèrent la perception socioprofessionnelle hutue, tutsie et twa, qui leur était sans doute plus familière, au détriment d'autres réalités sociologiques du Burundi, les clans. Le colonisateur belge choisit de s'appuyer pour gouverner sur la minorité tutsie (15%) en laissant les Hutus (85%) et les Twas (moins de 1%) dans des emplois subalternes. L'indépendance du pays est proclamée le 1^{er} juillet 1962, le Burundi restant un royaume.

En 1965, le premier ministre hutu Pierre Ngendandumwe est assassiné. Le capitaine Michel Micombero prend le pouvoir en novembre 1966, abolit la monarchie du mwami Ntare V et proclame la république. Jusqu'en 1972 la jeune armée burundaise est composée d'Hutus et de Tutsis, depuis l'homme de troupe jusqu'aux officiers supérieurs. Le 29 avril 1972, des groupes hutus tentent de prendre le pouvoir tout en éliminant les Tutsis. Les insurgés sont réprimés avec une grande férocité, 100 000 personnes environ sont massacrées, principalement par des sous-officiers de l'armée.

Le régime de Micombero tombe le 1^{er} novembre 1976. Le nouveau chef de l'État, le colonel Jean-Baptiste Bagaza initie une politique économique de grande envergure, croyant de cette façon passer par la satisfaction des besoins de la

population et l'instauration d'une justice sociale pour réduire ces tensions. Mais c'est sous son régime que naissent les différents mouvements de libération des Hutus, qui créent de vives tensions dans le pays. Au cours de cette même période surtout après 1985 le torchon brûle entre l'Etat et l'Eglise catholique notamment. Plus tard, des initiatives diverses sont prises en vue de promouvoir l'unité nationale : accueil et réinstallation des réfugiés, gouvernement de l'unité nationale, charte de l'unité nationale... Malgré ces actions posées en vue de résoudre le problème de l'unité nationale, une nouvelle explosion de violence a encore lieu à Bujumbura et dans le Nord-Ouest en octobre 1991 mais ne s'étend pas sur d'autres territoires. Une constitution est alors rédigée par une commission chargée d'instaurer une démocratie multipartite au Burundi. Elle est validée par la population en 1992 malgré de nombreuses hésitations de Pierre Buyoya, président depuis un coup d'Etat militaire en 1976. Après les élections de juin 1993, le président tutsi Buyoya de l'UPRONA passe le témoin au nouveau président hutu Melchior Ndadaye, qui nomme Sylvie Kinigi, une Tutsi, comme premier ministre afin de bâtir une réconciliation entre les deux composantes hutue et tutsie.

Mais, à la suite de l'assassinat par les militaires tutsis du Président Melchior Ndadaye, une guerre civile commence le 21 octobre 1993. Les Hutus pensent à une récurrence du Génocide de 1972 et sont sans défense, car l'armée, la gendarmerie, la police, sont sous contrôle des Tutsis. Des centaines de milliers de familles hutues fuient le pays en direction du Zaïre, du Rwanda, et de la Tanzanie. Des régions entières connurent la purification ethnique. Des milices se créent des deux côtés. Le Burundi s'enlise dans cette situation où la peur et la suspicion de l'autre font partie du menu quotidien de la population.

Pendant cette crise, différentes confessions religieuses se joignent à l'Eglise catholique pour exprimer leur volonté de voir les Burundais s'engager sur la voie de l'unité : "Nous condamnons énergiquement cette violence. Nous vous demandons avec insistance : convertissez-vous. Réconciliez-vous et acceptez que Dieu vous guérisse de la haine et de la vengeance. (...) Le Burundi n'est pas un pays de Hutus seulement, ce n'est pas un pays de Tutsis seulement, ce n'est pas un pays de Twas seulement. Le Burundi est un pays de tous les Burundis. Ressaisissons-nous donc tous pour reconstruire ensemble notre pays".

En 1996, le Dictateur Buyoya fait un coup d'Etat. S'en suit alors la mise sur pied de la politique de regroupement consistant à mettre près de 1.4 million de Hutus dans des Camps de Concentration, où des centaines de milliers vont périr. Le 28 août 2000 est signé à Arusha (Tanzanie), sous l'égide de Nelson Mandela, un accord de paix. L'Afrique du Sud envoie 700 militaires pour veiller à la mise en place de l'accord et assurer la sécurité des membres de l'opposition de retour d'exil. Le 10 janvier 2001, une assemblée nationale de transition est nommée et son président est Jean Minani, président du Frodebu (Hutu). L'accord d'Arusha entre en vigueur le 1^{er} novembre 2001 et prévoit, en attendant des élections législatives et municipales pour 2003 et présidentielles pour 2004, une période de transition de 3 ans avec pour les 18 premiers mois, le major Buyoya (Tutsi) à la présidence et Domitien Ndayizeye du Frodebu (Hutu) au poste de vice-président avant que les rôles ne soient échangés. L'alternance prévue fut respectée par Pierre Buyoya qui céda le pouvoir au bout de dix-huit mois. Les différents portefeuilles du gouvernement sont partagés entre partis hutus et tutsis. Le 4 février 2002, le Sénat de transition élit Libère Bararuneretse (Tutsi) à sa présidence. En juin 2005, le CNDD-FDD, parti majoritairement hutu dirigé par Pierre Nkurunziza, s'impose comme l'un des principaux acteurs politiques en obtenant la majorité absolue aux élections communales (1 781 sièges sur les 3 225 à pourvoir) avec 62,9 % des voix. Le CNDD-FDD dispose désormais de la majorité absolue dans 11 des 17 provinces du pays. Une victoire sans appel qui annonce la recomposition du paysage politique après douze années de guerre civile. Mais le vote a aussi rappelé que certains rebelles n'ont pas encore déposé les armes : le jour du scrutin, 6 communes ont été la cible de violences. Le CNDD-FDD remporta également les élections législatives du 4 juillet 2005 et les sénatoriales du 29 juillet. Pierre Nkurunziza est donc élu président le 19 août 2005. En juin 2010 ont lieu de nouvelles émeutes suivies d'une période de crise. On observe notamment une recrudescence d'attaques éparses à la grenade.

Aujourd'hui, c'est calme. Mais on peut toujours s'attendre à tout...

* Economie :

L'économie du Burundi est principalement rurale et repose sur l'agriculture et l'élevage. La production agricole se répartit entre les produits destinés à l'exportation (café, thé, coton), et les cultures vivrières. La filière du café représente la première ressource du pays (80 % des exportations). La population dépend à plus de 90 % de cette agriculture, qui représente plus de 50 % du PIB. L'industrie comptait pour 18 % du PNB en 1999, et les services 32 %. A noter que la population active a été multipliée par deux entre 1990 et 1999, passant de 2 millions de personnes à 4 millions (un actif sur deux est une femme). Le travail des enfants est régulièrement dénoncé comme étant courant au Burundi.

Les ressources naturelles sont le nickel, l'uranium, le cobalt, le cuivre, le platine (non exploité) et l'énergie hydraulique. Depuis peu, les Burundais misent sur le tourisme mais n'accueillent, en 2012, que 3 000 visiteurs par an.

* Démographie, langues et religions :

La population est estimée en 2013 à 10 millions d'habitants, d'un âge médian de 17 ans (46 % ont moins de 15 ans). Elle s'accroît rapidement : plus de 6 enfants par femme. Le taux de mortalité infantile reste supérieur à 63 ‰ et l'espérance de vie est de 52 ans (en 2009).

Les langues officielles du Burundi sont le français et le kirundi. Le français reste toutefois une langue de l'élite, parlée par moins de 10 % de la population. Quant au swahili, la langue bantoue régionale, il est avant tout parlé par les commerçants et reste circonscrit essentiellement aux zones urbaines.

Le taux d'alphabétisation est en hausse depuis la loi de 2005 sur la gratuité de l'éducation primaire (près de 60 %). Cela étant, le grand nombre d'élèves amenés sur les bancs de l'école a largement dépassé la capacité d'accueil des écoles, les infrastructures et le nombre des professeurs. Par ailleurs, seuls 10 % des enfants burundais ont droit à un enseignement secondaire.

Le Burundi compte 60 % de catholiques, 20 % de religions indigènes, 15 % de protestants et 2 à 5 % de musulmans.



Allez, c'est parti....

Mardi 4 : Je suis arrivé à Paris vendredi et ai passé ce week-end et début de semaine ensoleillés chez des amis à Rueil-Malmaison. Après avoir passé ma journée à Paris aujourd'hui, je me rends à l'aéroport de Roissy en RER. Problème sur la voie, jets de pierres à hauteur d'Aubervilliers, RER retardé. Lorsque j'arrive avec 25 minutes de retard au rendez-vous, mes amis sont tous là à m'attendre. Je suis heureux de les revoir tous les trois, Françoise, Martin et Martin. Je suis le plus jeune, les autres participants, tous très alertes, ayant entre 61 et 77 ans. Enregistrement rapide, tout se passe bien. J'ai horreur de cet aéroport de Roissy, je le trouve très mal conçu. Décollage à 22H20 à bord d'un Boeing 767-300 d'Ethiopian Airlines. Les sièges sont assez étroits en largeur et mon écran audio/vidéo ne marche pas. L'avion est quasiment complet. Je m'endors durant quatre heures après le repas et me réveille tout endolori (torticolis) !

Mercredi 5 : Petit-déjeuner très succinct : un mauvais café et un biscuit. Après 7H de vol, nous atterrissons à Addis-Abeba à 6h20 précise, l'heure prévue (décalage horaire d'une heure en plus). Transit de quatre heures puis envol pour Bujumbura, via Nairobi, à 10H55, toujours sur Ethiopian Airlines, dans un Boeing 787 de nouveau plein. Pas de chance : mon écran audio/vidéo ne marche encore pas ! Atterrissage à Nairobi, capitale du Kenya au sud de l'Equateur, à 11H30 heure locale. L'avion se vide et redécollage à 12H40 avec seulement une cinquantaine de passagers. 1H10 plus tard, dernier atterrissage, enfin, à Bujumbura. Il est 13H50 (heure française et heure burundaise, ce sont les mêmes). Fatigant, ce voyage. Il fait ici 29 degrés. Formalités rapides d'obtention de visa (le plus beau jamais obtenu), récupération des bagages et rencontre avec notre équipe locale qui nous emmène à notre hôtel. Les 4x4 prévus au programme sont remplacés par un seul véhicule, un minibus Toyota où, à part le siège près du chauffeur, il n'y a aucune place pour les jambes. C'est le même type de véhicule que celui que j'avais eu au Bangladesh et qui m'avait procuré une phlébite et un rapatriement (ça promet !). L'hôtel est bien : belle chambre et piscine que je n'aurai malheureusement pas le temps d'utiliser. Wifi dans la chambre, mais ça ne marche pas bien (je perds beaucoup de temps). Une heure plus tard, notre jeune guide de 25 ans, Eddy, parlant parfaitement français, nous fait un briefing sur le voyage et ses conditions. Assez surprenant parfois, par exemple : certains de nos hôtels (« confortables » sur la brochure Explorator) n'auront pas d'eau chaude, il ne faut pas s'attendre non plus à voir beaucoup de gros animaux dans les parcs nationaux, etc...



Les danseuses, Musée Vivant, Bujumbura



Spectacle au Musée Vivant, Bujumbura

Nous repartons ensuite faire un tour de la ville avec un arrêt au Musée Vivant où nous assistons notamment à un spectacle de chants et danses bien sympathique dans un cadre d'ancienne chefferie reconstituée. Autrement pas grand-chose à voir en ville, Bujumbura étant de création assez récente (un siècle), bâtie entre 770 et 850 m d'altitude à la pointe nord du lac Tanganyika (dont je parlerai plus tard). Peu de circulation, ça roule bien et je ne vois vraiment pas où peut habiter le million d'habitants de cette capitale ! Ici, la nuit tombe vite, vers 18H15. Nous allons dîner de bonne heure dans un hôtel-restaurant situé sur la plage au bord du lac Tanganyika. Eddy nous met de suite au parfum : ce restaurant est cher, aussi n'aurons nous droit qu'à un plat (10 euros), ni entrée, ni dessert. Je choisis un plat de brochettes de bœuf, très bon, mais qui se réduit à une seule brochette accompagnée de cinq frites et de trois bouts de banane-légume frits. Evidemment, j'aurais préféré un restaurant moins cher mais plus copieux. Valentin, le patron de l'agence réceptive, qui nous avait déjà accueillis à l'aéroport, vient nous rejoindre une dizaine de minutes. Nous retournons à l'hôtel avant 20H30 ce qui me laisse le temps de travailler. J'ai la faim au ventre mais n'ai vraiment pas le temps d'aller diner ailleurs. Par ailleurs Internet fonctionne très mal et je ne me couche que vers 23H30, crevé, alors que je dois me lever tôt demain matin.



Spectacle au Musée Vivant, Bujumbura



Spectacle au Musée Vivant



Grue couronnée à l'hôtel, Bujumbura

Jeudi 6 : Nuit bien trop courte puisque je me réveille bien avant 6H, l'heure prévue. Le jour se lève à peine. Après une bonne douche et une demi-heure d'informatique, je vais prendre mon petit-déjeuner (buffet frugal) avec mon sac à dos. Une magnifique grue couronnée apprivoisée nous tourne autour (je parle de l'oiseau). Nous quittons l'hôtel à 7H, je suis assis devant à côté de Louis, notre chauffeur de 50 ans. Tant que je serai là, ça ira pour mes jambes. Mais si un autre désire cette place... Dans les rues, multitude d'enfants, dont des enfants des rues. En 2011, une étude révèle qu'il y aurait au Burundi plus de 600 000 « orphelins enfants vulnérables » (OEV) qui ne vivent heureusement pas tous dans la rue. Plus de 130 000 d'entre eux ont perdu leurs parents à cause du SIDA. Nous sortons de la ville par le nord, direction nord-est. C'est de suite la campagne, ou plutôt la montagne, très verte. La route, bordée de petits villages, grimpe rapidement. Beaucoup d'arbres, surtout des palmiers et bananiers. Dans la montée, des cyclistes s'accrochent à l'arrière des camions, c'est très dangereux mais pratique. D'autres descendent à toute berzingue, leur vélo chargé d'énormes régimes de bananes. Mais ils sont fous ! (oh oui...). De nombreux enfants en uniforme se rendent à l'école publique : vêtements kaki

pour le primaire, chemise blanche et short, pantalon ou jupe bleue pour le secondaire. A quand le retour de l'uniforme en France ? Ce serait un grand pas en avant...



Avec un pygmée batwa, village de Busekera

Vieil homme batwa, Busekera

Arbres jumeaux, Ngozi

Nous nous rendons tout d'abord jusqu'au village batwa de Busekera, où nous sommes vers 7H30. La piste qui y mène est difficile et le Toyota touche plusieurs fois (pourvu qu'on ne pète pas le véhicule avant la fin du circuit !). Les Batwas (ou Twas) forment une ethnie minoritaire au Burundi (moins de 1% de la population) et sont, comme je l'ai déjà dit, apparentés aux Pygmées. La plupart sont en effet de petites, voire de très petites, tailles. Ils sont mal intégrés à la vie du pays, étant souvent considérés comme des larbins. Le nombre de jeunes enfants ici est vraiment impressionnant. Très bon accueil de la population, les Blancs venant ici sont rares. Il fait frais ici, nous sommes environ à une altitude de 2000 mètres. de plus souffle un petit vent. Visite de l'habitat (huttes), de l'école primaire et du magasin d'artisanat. A l'école, une seule classe accueille une cinquantaine d'enfants de 4 à 12 ans. Il est difficile de reconnaître les filles des garçons, ils ont tous les cheveux très courts. Heureusement leurs vêtements sont différents (shorts ou robes). Les enfants nous saluent poliment : « Bonjour monsieur, bonjour madame, ... ». Puis le maître fait chanter avec entrain ses élèves en français, Frère Jacques et autres chants enfantins. Ils connaissent, même s'ils ne les comprennent pas forcément, les paroles par cœur. Très belles voix. Ils nous récitent aussi des poèmes et sont très calmes. Moment fort de la journée. Nous continuons jusqu'au parc national de la Kibira, à une dizaine de kms. La piste rouge en latérite qui s'y rend traverse dans un bel environnement des plantations de thé (qui se récolte ici toute l'année). Les graines proviennent de Chine ; moi je préfère les thés indiens. Au fait, savez-vous que le thé est un excitant, surtout s'il est pris le soir près d'un étang ? C'est pourquoi il ne faut jamais boire le thé tard.



Au village batwa de Busekera



A l'école, Busekera

Un guide local, Deus, nous accompagne dans le parc pour une balade pédestre de deux bonnes heures dans le parc dont l'intérêt est la flore (nous entendons de nombreux chants d'oiseaux sans les voir). Ce parc, situé entre 2000 et 2600 mètres d'altitude, est très grand, 40 000 hectares, bien vert et vallonné. Deus, Dieu en latin, connaît bien son boulot et est intéressant. Petite parenthèse pour faire remarquer la diversité et l'originalité des prénoms dans ce pays, c'est assez amusant. Après la balade, nous allons déjeuner à Banga, un village plus au nord, dans un restaurant tenu par une

congrégation de sœurs. Eddy nous explique qu'au Burundi les religieux détiennent énormément de biens et ne partagent pas vraiment ni n'aident beaucoup la population (je suis assez surpris). Là nous rejoint Steve, 23 ans, stagiaire responsable de la logistique et photographe de l'agence réceptive. Nous serons donc désormais sept dans le véhicule : nous quatre touristes et trois personnes de l'agence. Bon déjeuner, pour moi une viande de bœuf accompagnée de frites de pommes de terre et de bananes-légumes. Nous reprenons la route à 14H30. Sur la route, nombreux vendeurs de prunes du Japon, que nous goûtons : cela ressemble étrangement au fruit de la passion. Une heure plus tard nous arrivons à Ngozi pour visiter une fromagerie (chèvre) mais elle est fermée. Du mal pour trouver du gazole pour le combi, deux stations d'essence sur les trois de la ville sont en rupture. De là, bonne route et trafic quasi-inexistant jusqu'à Kirundo, une ville du nord à 1400 m d'altitude près de la frontière rwandaise. Nous y arrivons vers 18H, juste avant la tombée de la nuit. Notre hôtel, ouvert en 2009, commence déjà à se délabrer. Les chambres sont petites, sommaires mais équipées d'une salle d'eau avec WC, et il y fait très chaud. Petit balcon fermé à clé et clé visiblement perdue. Pas d'internet, contrairement à ce qui est indiqué sur mon « petit Futé ». Ceci dit, pour une chambre à 10 euros, c'est plutôt bien. Dîner correct sur place, toujours un seul plat, mais cela m'a suffi. Au moment de me coucher, vers 23H, il me semble que les draps ne sont pas très propres.



Paysage vers Busekera



Plantation de thé, vers le parc national de la Kibira

Vendredi 7 : Nuit un peu bruyante : aboiements de chiens, klaxons de voitures et un moustique taquin. Nuit un peu courte : on vient taper à ma porte comme prévu à 5H (j'étais déjà levé depuis dix minutes). Une demi-heure plus tard, nous partons vers le lac Rwihinda, à quelques km. Une mauvaise piste nous conduit à ce lac, à 1420 m d'altitude, qui est aussi connu sous le nom de « lac aux oiseaux ». C'est en effet un sanctuaire pour les 49 espèces d'oiseaux aquatiques migrateurs qui viennent s'y reproduire. Beau lever de soleil et balade d'une heure en pirogue autour de l'île d'Akagwa, superbe par sa végétation luxuriante. Temps superbe, il fait un peu frais toutefois. A la rame, ainsi, c'est tranquille, reposant, et nous apercevons une multitude d'oiseaux : martins-pêcheurs, hérons, cormorans, ibis blancs, ibis noirs, aigrettes, becs-ouverts, canards etc... Par endroits, de petits îlots où se rassemblent ces derniers. Nombreux nénuphars. Quelques pirogues de pêcheurs aussi. Sur la rive, à notre retour, des fillettes et des femmes font leur provision d'eau. Au retour, arrêt près d'une case et photos de beaux tournesols, avocatiers et champs de sorgho. Plus loin, une fabrique artisanale de briques. Un troupeau de vaches aux longues cornes obstrue la piste quelques instants. Petit-déjeuner à notre hôtel de Kirundo vers 7H30 et départ peu après.



Ile Akagwa, lac Rwihinda, Kirundo



Martin-pêcheur, lac Rwihinda, Kirundo

Arrêt dans un petit village afin d'assister à un spectacle de danseurs-guerriers Intore. Ceux-ci sont en tenue traditionnelle (pagne en peau de léopard, torse et pieds nus, crinière en fibres de sisal sur la tête, grelots aux chevilles...) et dansent formidablement bien, accompagnés de quatre musiciens (tam-tams et flûte). Le spectacle est aussi tout autour de nous : les habitants du village, dont de nombreux enfants, ont l'air aussi heureux que nous de voir ce spectacle. Un vrai régal !

Trop court à mon goût, comme tout ce qui est bon. Retour à Kirundo et arrêt à la poste, où il y a foule, pour acheter des timbres. Mais, au Burundi, les timbres ne peuvent pas être emportés et doivent être apposés sur place sur le courrier. Curieux. Comment font donc les collectionneurs (s'il y en a) ? Finalement la postière, après avoir téléphoné pour avoir l'aval d'un chef quelconque, consent à nous vendre quelques timbres (il en faut 6 pour une carte postale !). Nous repartons alors par une très bonne route jusqu'à Muyinga, à 70 km environ au sud-est. Comme toujours, beaucoup de gens marchent sur la route. Nombreux cyclistes aussi (la grande majorité des vélos sont identiques, fabriqués en Chine). Muyinga est une ville quelconque de 20 000 habitants, à 1731 m d'altitude. Nous y arrivons vers midi et continuons par une abominable et très poussiéreuse piste en réfection, qui va être transformée en route à double-voie, jusqu'à Gasave, l'entrée nord du parc national de la Ruvubu. Ces travaux sont en tout cas une grande attraction pour la population locale.



Femme au pot, lac Rwihinda, Kirundo



Tournesols, près du lac Rwihinda



Danseur-guerrier Intoré, Kirundo

Le parc national de la Ruvubu est le plus grand du pays (50 000 hectares) ; il abrite 425 espèces d'oiseaux et de nombreux mammifères : antilopes rouanne, oréotragues, hylochères, buffles, colobes, hippopotames, potamochères, phacochères etc... Pique-nique correct dans un lodge en construction laissé à l'abandon. Un peu plus loin, nous pouvons observer des grivets, bizarrement appelés aussi singes verts, alors que les mâles ont les testicules bleus (ce qui n'est pas le cas des femelles). Ils sont magnifiques avec leur belle fourrure et leur museau noir encadré de poils blancs. Vifs, ils viennent s'emparer, à une vingtaine de mètres de nous, des morceaux de patates douces que leur lance un garde. Puis un sympathique guide nous accompagne pour deux courtes balades à pied, près de la rivière Ruvubu bordée de papyrus, à la recherche d'animaux. Rien. A part une tête d'hippopotame, loin dans la rivière, et que je n'arrive même pas à voir, rien du tout ! Ce qui n'est pas étonnant, vu l'heure de la visite et, à proximité, les va-et-vient incessants dus aux énormes travaux routiers. Il aurait au moins fallu dormir une nuit ici ! Du coup, un peu déçus, nous revenons à Muyinga et nous arrêtons rapidement au marché. La plupart des commerçants sont des musulmans, nombreux ici à cause de la proximité de la frontière tanzanienne et facilement reconnaissables. Mais interdiction de prendre des photos, comme dans tous les marchés du pays, dommage.



Vaches, Kirundo



Travaux sur la piste de Gasave

Avant 17H, installation dans notre « hôtel confortable » très rudimentaire, sans électricité jusqu'à 18H, avec des chambres, autour d'une cour, sans eau à la douche (seau d'eau froide, bien froide, à disposition), sans meuble si ce n'est un lit, une table et une chaise. Mon Petit Futé indique que c'est l'hôtel est le meilleur du coin et que les chambres sont à 5 euros, alors évidemment. Mais comment Explorator peut-il parler d'hôtel confortable ? Temps libre jusqu'à 19H30. Puis, au restaurant de l'hôtel, il nous faut plus de vingt minutes pour commander le diner, la serveuse revenant chaque fois nous dire que « il n'y a pas ». Fous rires à la suite de ses explications au sujet d'un poulet qui serait grillé d'un côté et bouilli de l'autre ! Le budget individuel est limité à 5 euros pour le diner et 2,5 euros pour le petit-déjeuner, pas facile. Mes spaghettis à la carbonara sont en fait accompagnés d'un genre de sauce tomate et de deux bouts quelque peu coriaces de bœuf bouilli. Il est 21H passé lorsque nous terminons notre repas (nous apprenons que le budget d'un petit déjeuner est limité à 2,5 euros et celui du dîner à 5 euros). Je travaille et me couche encore tard, vers 23H30, sans avoir terminé...



Singes verts (grivets), parc National de la Ruvubu



En noir et blanc, Kirundo

Samedi 8 : J'aurais pu faire la grasse matinée jusqu'à 7H, mais le muezzin, l'enfoiré (et je pèse mes mots), me tire de mon sommeil vers 5H, réveillant aussi des corbeaux qui courent sur le toit de mon bungalow en faisant un raffut pas possible. Bien que fatigué, je me lève donc, que faire d'autre ? Ce qui me permet de mettre à jour mon site. Petit-déjeuner copieux (grosse omelette) et départ à 8H. Pratiquement aucun véhicule dans les rues : partout au Burundi, tous les samedis, de 6 à 10H, les automobilistes n'ont pas le droit de circuler et la police veille. Et pourquoi cela, me direz-vous ? Bonne question. Eh bien, ce sont les horaires du travail communautaire obligatoire pour tous, hommes, femmes, enfants : nettoyage des rues, construction d'écoles, déblayage des caniveaux et toutes sortes d'autres travaux. Cela paraît plutôt bien, mais environ 70 % des familles pensent que cela a été récupéré par le parti politique au pouvoir et refuse de l'accomplir. Mais que fait la police ? (ah ah ah). En effet, beaucoup de personnes discutent en petit groupe, font leurs achats, se déplacent en vélo, des enfants jouent au ballon etc... Les établissements scolaires sont fermés le week-end. Eddy m'explique que les autres jours les écoliers ont cours de 7H30 à 11H30 et de 12H30 à 17H30 (ça me semble beaucoup), et les collégiens et lycéens de 7H30 à 13H. Excellente route vers le sud-ouest sur 93 km jusqu'à Gitega. Petit arrêt en cours de route après avoir traversé la Ruvubu vers Rugajo.



La hutte royale, Gishora



Les tambourinaires sacrés, Gishora

Arrivée à Gitega en milieu de matinée et installation dans nos chambres d'hôtel, bien meilleures que celles d'hier. Tout y marche, même le Wifi ! Nous repartons aussitôt pour nous arrêter dans un magasin d'artisanat qui est, paraît-il, trois fois moins cher que ceux de la capitale. J'y achète deux instruments de musique : un tambour sculpté et un inzamba, instrument à vent fabriqué avec une corne d'antilope. Puis nous récupérons au passage Mr Jacques, le conservateur du musée, qui nous servira de guide le reste de la journée. Piste rouge poussiéreuse d'état très moyen jusqu'à Gishora à environ 10 km au nord (c'est pourtant la route nationale 15). Ce village avait servi de refuge au roi Mutaga Mbikije, menacé, dans les

années 1910. On y trouve donc une enceinte royale (branchages tressés) et, à l'intérieur, une cour publique, une hutte royale, d'autres huttes (cuisine, sanctuaire des deux tambours sacrés...) et une cour privée. L'endroit est très chouette et la visite intéressante. La hutte royale, notamment, est superbe (plafond de papyrus admirablement tressé). Pour servir le roi, une troupe de tambourinaires s'était formée et existe toujours : les tambourinaires sacrés de Gishora, célèbres dans le monde entier. Les tambours sont creusés dans du bois d'umuvugangoma (appelé aussi cordia africana), un arbre de la région, et recouverts d'une peau de vache.



Les tambourinaires sacrés, Gishora

Nous avons droit, rien que pour nous et quelques villageois, à un spectacle d'une bonne demi-heure : 15 tambourinaires et 10 danseurs, dont un garçonnet, m'enchantent. Pieds nus, habillés aux couleurs du Burundi (rouge, vert ou bleu, blanc), ils sont beaux. Rythme, danses, mimes, sauts, acrobaties, tout s'enchaîne très vite. Pas le temps de s'ennuyer. Une merveille, à couper le souffle, j'en ai les larmes aux yeux. Me resteront de petites vidéos et quelques photos. Après ce formidable spectacle, nous déjeunons, assis sur une natte, dans la cour privée royale. Antoine Barancakajé, le responsable du groupe, âgé de 78 ans et ne jouant plus, partage notre repas. Au menu, un ubugaré, plat traditionnel : de la pâte de manioc puisée dans un récipient commun, roulée par chacun dans la main droite et plongée dans un autre récipient contenant des épinards et de tous petits poissons frits. Pas très hygiénique mais plutôt bon (Françoise refuse de manger, elle perd quelque chose). Après quoi, de l'alcool de banane est apporté dans unealebasse où chacun trempe sa paille végétale, la remplit puis la soulève pour avaler le liquide alcoolisé (là encore Françoise s'abstient, la pôôôvire). Nous quittons ce lieu magique vers 14H et retournons à Gitega.



Les tambourinaires sacrés, Gishora

Gitega, la seconde ville du Burundi avec ses 50 000 habitants, a été construite à 1500 m d'altitude sur plusieurs collines par les colonisateurs allemands en 1912. Ils en avaient fait leur capitale à la place de Bujumbura, sans doute parce qu'elle est plus haute (donc plus fraîche) et exactement au centre du pays. Elle est intéressante par son histoire, mais il n'y a pas grand-chose à y voir, hormis son musée national. Mr Jacques nous y guide en nous donnant de bonnes explications : maison du résident allemand, celle du gouverneur belge, le fortin administratif allemand, le cercle colonial (qui était interdit

aux autochtones), le palais royal (une simple maison), le tout abandonné et en assez triste état. Cependant, le petit musée national de deux pièces est très intéressant. La première salle accueille des expositions temporaires, la seconde expose les instruments utilisés dans la vie de tous les jours à des époques différentes. La vitrine exposant les instruments de musique m'intéresse tout particulièrement. Nous retournons ensuite à l'hôtel, peu après 16H. Quartier libre jusqu'à 19H, travail. Le diner est prévu à l'extérieur et je décide de le sauter : non seulement je n'ai pas vraiment faim, mais je veux mettre mon site à jour sans me coucher trop tard. Ce que je fais, à 23H je dors déjà, tandis qu'une mise en ligne de certaines de mes vidéos se fait sur YouTube (c'est extrêmement long).



Dégustation de bière de banane, Gishora



Le palais royal, Gitega

Dimanche 9 : Malgré mes boules Quiès, beaucoup de bruit cette nuit, peut-être parce que c'est le week-end. Réveillé, je me lève vers 5H30. Seules 6 sur 11 de mes vidéos ont pu être mises en ligne durant la nuit, zut. Nous quittons l'hôtel à 6H30, prenons le petit-déjeuner ailleurs puis roulons vers le sud sur une très bonne route pendant 51 km. Je demande à Louis, qui depuis le début du voyage n'a toujours pas nettoyé son véhicule, d'au moins laver le pare-brise, ce qu'il fait avec les essuie-glaces. Temps superbe, ciel bleu magnifique. Au sud de Ngoma, nous prenons une mauvaise piste sur la gauche, donc vers l'est, jusqu'à Kayero où nous bifurquons au sud jusqu'à Nyakazu. Beaucoup de monde à pied ou à bicyclette sur la piste, surtout vers Shanga où se tient un grand marché et vers les villages où les églises sont pleines. D'ailleurs la plupart des habitants sont mieux habillés que d'habitude : robes très colorées des femmes et même des hommes en veston ! Le long de la piste, plantations de sorgho, d'ananas et de caféiers. Des sacs de charbon de bois, très haut, attendent des acheteurs. A ce sujet, le déboisement s'accroît au Burundi, c'est un vrai problème. Nous croisons aussi de petits troupeaux de vaches maigres aux énormes cornes, de moutons et de chèvres. Nous arrivons enfin vers 11H à la faille des Allemands, près de Nyakazu, à 1950 m d'altitude.



Marchand de Calebasses, Shanga



La faille des Allemands, Nyakazu

Cette faille d'origine tectonique fréquente s'ouvre sur la dépression du Kumoso, une entaille dans le massif de Nkoma qui surplombe de 700 m la plaine et se prolonge à la frontière avec la Tanzanie. Une chute d'eau d'une hauteur de plus de 100 m se déverse dans la faille où les arbres abondent. Plus loin, vestiges historiques d'un fort allemand où se rendent mes compagnons tandis que j'essaie d'enlever les centaines d'herbes piquantes coincées dans mes chaussures et chaussettes. C'est très ch.... Vers midi, nous repartons en sens inverse sur la mauvaise piste, direction Shanga. Là-bas, deux heures plus tard, quelques photos du marché depuis le véhicule (puisque c'est interdit). Je commence à avoir vraiment très faim. A priori, ne rien faire creuse... Enfin, à 14H30 nous voici aux chutes de Karera, réparties sur trois paliers. D'abord, c'est urgent, le pique-nique, devant une belle chute d'environ 80 m qui se déverse dans un bassin. En apéritif, une liqueur d'ananas achetée hier, c'est bon. Puis les deux petits sandwichs sans beurre sont un peu secs (la chaleur), mais la salade de fruits, copieuse, est délicieuse. Mais j'ai encore faim et il n'y a plus rien... Nous partons ensuite nous balader plus bas,

accompagné d'un guide et d'un garde armé, jusqu'aux secondes et troisièmes chutes. La seconde chute, bien que moins haute, ressemble étrangement à la première. Quant à la troisième, elle est très haute et se déverse dans la vallée de Mubuga, très boisée. De là, vue magnifique. Toutefois, à part deux papillons et un couple de bergeronnettes, aucun animal n'est aperçu : mais où sont donc les oiseaux et les singes cercopithèques annoncés ? Vraiment, le Burundi est très pauvre en faune (à part les oiseaux) ...



Jeune berger, Nyakazu



Chutes de la Karera



Enfant à la trottinette, Vyuma

Nous repartons en milieu d'après-midi. Quelques petits arrêts photos, notamment d'un gamin sur une trottinette en bois, qui s'enfuit à notre vue (bonne rigolade). Quelle mauvaise piste ! Bravo à Louis qui a réussi à ne pas casser notre combi Toyota complètement inadapté. Nous rejoignons la bonne route que nous empruntons sur 18 km jusqu'à Rutana, une petite ville d'environ 70 000 habitants située à 138 km de Bujumbura, à une altitude de 1811 m. Arrivée à l'hôtel Aïka, datant de fin 2011, peu après 17H. Ma chambre est déjà quelque peu délabrée : carreaux cassés, WC en mauvais état, porte fermant mal, robinet ne tenant plus sur le lavabo, etc... En plus, elle est assez mal conçue au niveau éclairage et prises électriques. C'est l'Afrique (et c'est désespérant...) ! Pas d'Internet non plus. Temps libre jusqu'à 19H30. Nous attendons notre repas durant une heure et demie, pourtant nous avons tous pris la même chose, car il n'y avait pas le choix : un steak et des bananes frites. Ce qui nous laisse le temps de discuter de cette première partie de voyage, au niveau des améliorations à apporter, surtout après qu'Eddy nous annonce d'une part que nous ne partirons demain matin qu'à 8H30 (ce qui est tard), d'autre part que nous n'aurons pas le temps de faire ce qui est prévu en fin d'après-midi : la balade en pirogue traditionnelle à la rencontre des pêcheurs préparant leurs filets etc... (un temps fort du voyage). C'est pour le moins contradictoire ! Les steaks arrivent enfin : ils se révèlent être des carrés de viande bouillie, dure et nerveuse, accompagnés de bananes frites insipides en quantité insuffisante. Qu'est-ce qu'on mange mal dans ce pays (par rapport à l'Afrique de l'ouest) : aucun choix, des frites, des frites, des frites... (l'héritage belge ?). Comme il n'y a absolument rien d'autre à manger, je rejoins ma chambre la faim au ventre. Il est déjà 22H et je me couche trois quarts d'heure plus tard.



Petit garçon du Burundi



Vache maigre, Shanga

Lundi 10 : Bien dormi (boules Quiès indispensable). Je me lève avec le jour (5H30). J'ai la chance de pouvoir prendre une douche tiède, ce qui n'est pas le cas de mes compagnons qui doivent se laver à l'eau froide (hôtel confortable ?). Mais mon bac à douche est bouché, l'eau ne s'écoule pas. A regarder autour de moi, je pense qu'au Burundi on construit les hôtels neufs avec des matériaux de récupération ou, en tout cas, des matériaux inadaptés. Le temps est superbe ce matin, nous sommes gâtés. Petit-déjeuner copieux, beaucoup de bons fruits, pain excellent, mais toujours pas de beurre (en fait, le beurre n'existe pas au Burundi). Départ vers 8H30 dans un véhicule tout propre, Louis a compris mon message. Je suis toujours à la place du mort, celle qui me va, merci les amis. 34 km de bonne route nous emmène jusqu'à la source du Nil Blanc où une petite pyramide a été bâtie sur le mont Gikizi (2145 m) sur la ligne de partage des eaux entre la vallée du Nil au nord et la vallée du Congo au sud. Elle comporte une plaque à la mémoire de l'Allemand Waldecker qui a réussi à trouver cette source en 1938 après qu'elle ait été recherchée durant des dizaines d'années par de nombreux explorateurs. A noter que cette source est bien plus éloignée de la Méditerranée que celle du Nil Bleu. La source, un mince filet d'eau, est très claire. Allez, une gorgée...



La source du Nil Blanc



Paysage autour de la source du Nil Blanc

Notre Toyota nous dépose ensuite plus loin, à 6 km. Petite balade de 45 minutes jusqu'à la source chaude de Muhwesa où de jeunes garçons se baignent nus. Mais pas nous... L'endroit, au pied du massif de Kibimbi (2367 m), est magnifique. Nous en repartons vers midi, demi-tour jusqu'à Rutana. Petit arrêt en route pour regarder la fabrication de briques. Celles-ci sont ensuite transportées au bord de la route en bicyclette (au moins 200 par vélo !). A Rutana, nous accompagnons Martin au marché pour acheter du tissu. Marché tristounet, presque toutes les boutiques sont fermées. Il est déjà 13H30 et je pensais que nous déjeunerions ici, mais non, il nous faut continuer par une bonne route vallonnée et aux nombreux virages jusqu'à Makamba, à 51 km. Enfin, à 14H30, nous sommes attablés devant de copieuses assiettes : morceau de viande de bœuf, petits pois, riz, frites et autres légumes. Très bon. Après le déjeuner, un groupe d'une quinzaine de danseurs Agasimbo (danseurs-toupie), dont un enfant, nous font une démonstration de leurs talents durant 20 minutes en exécutant des danses acrobatiques tout en chantant et frappant dans les mains, les seuls instruments de musique étant les grelots à leurs chevilles. C'est sympa et les enfants du village, qui nous avaient accueillis avec des « Umuzungu, umuzungu » (le Blanc, le Blanc), sont ravis.



Source d'eau chaude de Muhwesa



Transport de briques, vers Rutana

Vers 15H30, nous repartons direction sud-ouest par une assez bonne route, si l'on excepte quelques trous et les nombreux gendarmes couchés qui ne sont visibles qu'au dernier moment. Ca tourne pas mal et le paysage est magnifique. 45 minutes plus tard nous arrivons à Nyanza-lac, ville d'environ 130 000 habitants située à 125 km au sud de Bujumbura et 13 km au nord de la Tanzanie, au bord du lac Tanganyika. Il fait assez chaud, nous sommes redescendus à 770 m d'altitude. Notre hôtel est justement tout au bord du lac. Où je pique une colère parce qu'on nous donne des bungalows sans eau chaude à 10 euros parce que ceux avec eau chaude coûtent 15 euros ! (« hôtel confortable »). Faudrait quand même arrêter de

rogner sur tous les postes et respecter le programme et son descriptif des conditions de voyage. Eddy téléphone à son patron et nous obtenons finalement trois chambres avec eau chaude, l'un des Martin, le baroudeur, se sacrifiant (il se lavera au seau d'eau). Belle vue sur le lac, très agité cet après-midi à cause du vent. Des adolescents s'y baignent en chantant. La balade en pirogue traditionnelle à la rencontre des pêcheurs a donc été annulée, comme je le disais hier, mais elle aura lieu demain, nous promet Eddy (bien que le programme de demain me semble déjà bien chargé...). Wifi à la réception, mais il ne fonctionne que pour mon courrier et Facebook, impossible d'accéder à mon site Web, à Google ou à iTunes par exemple. Ce n'est pas chouette, je perds trop de temps. Petit apéro sur la terrasse de Françoise, suivi d'un trop long diner. Plus d'une heure pour nous faire griller un poisson accompagné d'une pâte de manioc (bof) ! Il n'est pas loin de 22H lorsque je rejoins ma chambre pour travailler encore une heure et demie.



Danseurs Agasimbo, Makamba



Danseurs Agasimbo, Makamba

Mardi 11 : Après le petit-déj, nous embarquons vers 7H dans un bateau à moteur de l'hôtel et naviguons vers le sud. Nous récupérons plus loin la très jeune femme du pilote qui va voir sa sœur malade en Tanzanie. Il fait toujours très beau sur le lac Tanganyika aux eaux claires et calmes. Parlons-en, de ce lac (résumé de sources Wikipédiennes)...

Le lac Tanganyika est l'un des Grands Lacs d'Afrique, deuxième lac africain par la surface après le lac Victoria, le deuxième au monde par le volume et la profondeur après le lac Baïkal. Il est le plus poissonneux du monde. Ses eaux rejoignent le bassin du Congo puis l'océan Atlantique. Il couvre une superficie de 32 900 km² (approximativement la même superficie que la Belgique) et s'étire sur 677 km le long de la frontière de la Tanzanie (à l'est) et de la République démocratique du Congo (à l'ouest) ; son extrémité nord sépare ces deux pays du Burundi, son extrémité sud les sépare de la Zambie. Il abrite au moins 400 espèces de poissons (cichlidés ou non, la plupart endémiques), dont la plupart vivent le long de la côte jusqu'à environ 180 mètres de profondeur.



Sur le lac Tanganyika



Enfants tanzaniens, lac Tanganyika

Au bout d'une heure, nous arrivons aux postes frontières. Débarquement au poste d'immigration du Burundi, puis à celui de la Tanzanie où les formalités sont plus longues. Il faut en effet y régler un visa de 50 US\$, un visa qui n'est en fait qu'un coup de tampon sur le passeport. A peine repartis, nous tombons en panne de moteur et rejoignons la côte à la rame. Nous débarquons une troisième fois et, en attendant qu'un mécanicien répare, nous baladons une bonne heure dans un village de pêcheurs tanzaniens où les enfants sont légion. L'ambiance est très sympathique, il aurait été dommage de ne pas s'arrêter. Finalement, comme c'est trop long, notre pilote loue un autre moteur et nous repartons vers 10H30, accompagnés du mécanicien, au cas où... Bien vu, nous retombons en panne une heure plus tard et, en mer, le mécanicien démonte le moteur pour s'apercevoir, finalement, au bout d'une demi-heure, qu'il est alimenté par un bidon de gazole au lieu d'essence (parce que c'est moins cher ? Il faut le faire, quand même !). Comme nous avons pris du retard nous commençons à pique-niquer dans le bateau (deux petits sandwiches) et finissons par une bonne salade de fruits dès notre arrivée au parc national

de la Gombé à 12H45. Puis deux guides, dont Mariam, un garçon manqué, nous baladent un heure dans le parc le plus petit de Tanzanie (52 km²), formé de vallons et forêts, sanctuaire des singes. Nous observons à quelques mètres une guenon chimpanzé et son petit, c'est touchant. Plus loin, très haut, quelques colobes (je crois) se balancent dans les arbres. Rien d'autre... Mariam nous explique que pour voir plus de singes et plus d'espèces il faut évidemment plus de temps et passer au moins une nuit dans le parc, ce qui semble évident (je ne comprends Je me fais la même réflexion qu'au parc de la Ruvubu : comment ce programme a-t-il été conçu ? Ca fait une balade très chère (mais néanmoins agréable) pour voir 4 singes dans la forêt et quelques babouins sur la côte...



Babouin, lac Tanganyika, Tanzanie

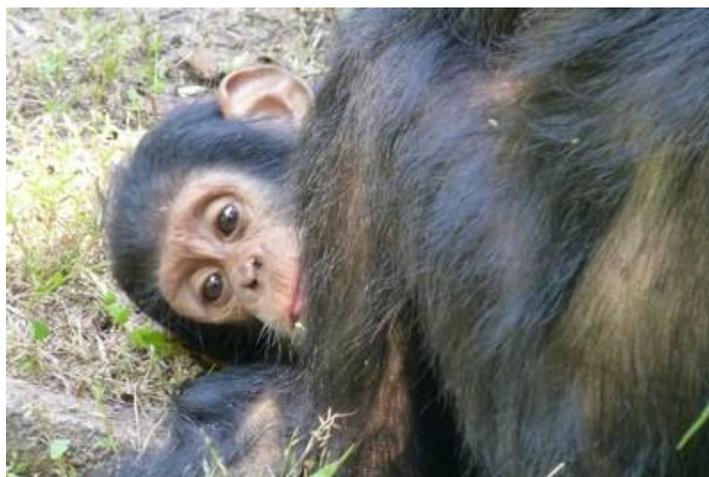


Transport en commun sur lac Tanganyika, Tanzanie

Nous repartons sur le lac Tanganyika à 14H15 et remontons vers la Burundi, au nord. Le lac est maintenant agité, un peu de vent, et je trouve le retour très très long, ce qui me confirme dans mon opinion : il faut prévoir deux jours pour cette excursion, d'autant plus qu'il y a des chambres pour les visiteurs à l'entrée du parc. Sur la côte, en de nombreux endroits, se baignent des enfants, nus. Quelquefois des hommes, nus eux-aussi, se lavent dans le lac. Arrêt au village pour récupérer notre moteur, qui marche (il a suffi de nettoyer le circuit d'alimentation), mais le mécanicien restera avec nous jusqu'à l'hôtel, pour se faire payer la réparation et la location du moteur de remplacement. Débarquement à l'immigration tanzanienne, c'est rapide cette fois. Nous restons à bord à la douane burundaise, seul Eddy descend avec nos passeports. Il faut dire que les vagues sont de plus en plus fortes et ce ne sera pas une mince affaire de débarquer devant notre hôtel de Nyanza-lac à la tombée de la nuit, vers 18H15. Fatigant, cette balade, content d'être arrivé. Coucher de soleil gâché par des nuages de brume à l'horizon. Nous commandons de suite notre repas de ce soir, pour ne pas attendre des heures. Evidemment, ce que je voulais, du bœuf, n'est pas dispo, je dois me rabattre sur deux brochettes de viande, qui se révéleront coriaces. Il me faut maintenant trier les 340 photos de ma journée (j'en garderai 67). Internet marche très bien un moment, jusqu'à 20H environ, puis plus rien... Je travaille toutefois à la réception, puis dans ma chambre, jusqu'à 23H30, sans terminer. On m'a gentiment installé le modem de la réception dans ma chambre, mais ça ne marche toujours pas.



Guenon chimpanzé, parc de la Gombé, Tanzanie



Guenon chimpanzé et son petit, parc de la Gombé

Mercredi 12 : Réveil avant 6H, Internet et mon modem ne fonctionnent toujours pas. Je peux toutefois travailler une heure et demie sur mes photos et texte et me mets à jour de ce côté-là. J'aurai normalement Internet ce soir, à Bujumbura. Départ à 9H avec une demi-heure de retard, notre véhicule n'étant pas là. C'est bien trop tard à mon goût. Il fait toujours aussi beau. Direction le nord, le long du lac Tanganyika. A 6 km de Nyanza-lac, petit tour dans le village de pêcheurs de Mvugo. La route, goudronnée, n'est pas très bonne, pleine de trous. Autre arrêt à Rimbo où, au pied des palmeraies, se fabrique l'huile de palme. Nous continuons jusqu'à Rumonge, où mes compagnons achètent des timbres-postes pour leurs cartes postales (8 timbres par carte !). Ça dure et pendant ce temps, je vais au marché et obtiens pour un peu plus d'un euro une

paire de tongs qui durera ce qu'elle durera. Il fait très chaud ici, une trentaine de degrés. De là nous prenons vers l'est par une route tortueuse qui grimpe sur le plateau jusqu'à Bururi. Un peu plus de fraîcheur ici, c'est agréable.



Palmeraie, Rimbo



Vers Bururi

Après Bururi, la RN16 se transforme en assez mauvaise piste de latérite sur 22 km. Nous rejoignons la bonne RN7 et l'empruntons vers le nord-ouest. A 13H40, arrêt pique-nique dans l'herbe au bord de la route vers Vyuya : sandwiches et fruits. Au loin, des enfants nous observent manger. Un peu plus loin, vers Mugamba, belles plantations de théiers. Plus au nord, autre arrêt vers Nyakararo afin de visiter une propriété traditionnelle : hutte d'habitation, enclos pour le bétail, greniers à maïs, champs et prairies. Enfin, vers 16H, nous arrivons sur les hauteurs de Bujumbura. La petite randonnée prévue (où ?) n'a pas été faite. Le ciel est maintenant parsemé de nuages, pour la première fois depuis que nous sommes au Burundi. La route descend vers la capitale et nous nous arrêtons au Musée vivant afin de visiter les boutiques d'artisan. J'y achète un arc musical (umuduri) que je suis obligé de faire couper en deux car trop grand pour voyager. Puis nous rejoignons l'hôtel, le même que le premier jour, et sommes dans nos chambres dès 17H15. Je travaille toute la soirée et ne sors pas dîner à l'extérieur avec mes amis, pas le temps, c'est toujours trop long et demain nous repartons tôt. Je termine vers 22H30.



Plantation de théiers, Mugamba



Maison traditionnelle, Nyakararo

Jeudi 13 : Je ne sais ce qui me réveille dès 5H15, moi qui voulais dormir jusqu'à 6H. Tant pis... mais je commence vraiment à être fatigué par le manque de sommeil. Petit-déj, puis départ vers 7H pour le parc naturel de la Rusizi, situé à une quinzaine de km au nord-ouest de Bujumbura, à la frontière du Zaïre. Il fait beau. Ce parc de 12 000 hectares est divisé en deux parties : la palmeraie (ou Grande Rusizi) où se trouvent des étangs naturels formés par d'anciens méandres de la Rusizi et le delta de la Rusizi (ou Petite Rusizi) s'étendant sur 500 hectares. Nous nous rendons dans cette dernière, y arrivons à 7H30 (bien trop tard) et attendons un moment le gardien et le guide à l'entrée du parc qui ouvre normalement à 6H30. Petite balade à pied. Au bord de la rivière, à plusieurs endroits, nous pouvons observer à la jumelle de nombreux oiseaux : canards, spatules, flamants roses, hérons, aigrettes, ibis... Il y aurait plus de 350 espèces d'oiseaux dans le parc. Mais ils sont bien loin de nous. Deux (ou trois ?) hippopotames se baignent au loin, presque à l'embouchure de la rivière qui se jette dans le lac Tanganyika. Nous quittons le parc une heure plus tard et nous arrêtons à une ferme de crocodiles. Ça ne casse rien : quelques crocodiles se reposent dans des bassins. Cependant, les deux singes en cage, les pauvres, nous amusent. Revenus à la capitale, arrêt dans un centre artisanal où je trouve enfin des grelots que les danseurs mettent à leurs chevilles (amayugi). Retour à l'hôtel de 10 à 11H pour préparer nos bagages, avant de partir déjeuner rapidement dans un snack en ville. Nous remettons ensuite des pourboires à Eddy, Steve et Louis, passons dans un change (pour moi, j'ai besoin de Francs burundais) et retour à l'hôtel où nous attend Valentin, le patron de l'agence. Nous lui faisons part de notre satisfaction quant au pays et à l'équipe et de notre fort mécontentement pour le véhicule (Explorator avait été mis,

paraît-il, au courant). Je souhaite ensuite un bon voyage à mes trois compagnons qui partent à l'aéroport et s'envoleront vers la France en début d'après-midi. Ils étaient encore une fois bien sympas (de m'avoir supporté, surtout).



Attention aux crocodiles !



Crocodile, ferme vers Rusuzi

Et voilà, je me retrouve seul pour quatre jours supplémentaires. Valentin m'a donc amené le véhicule 4x4 que j'ai loué : un Toyota Prado, véritable tank. Diesel, boîte automatique, 120 000 km au compteur, pare-brise fendu, rétro droit cassé, coffre bien abîmé et volant à droite, ce qui n'est pas pratique puisqu'on conduit à droite au Burundi comme en France. Mais Valentin m'affirme que c'est un excellent véhicule qui, de plus, ne consomme presque rien (ce que je ne crois pas). Sa location est très chère, 120 US\$/jour. Nous signons le contrat, je récupère mes bagages et, après avoir discuté un moment avec le fils du patron de l'hôtel, me voilà parti. Il est 13H. Je me dirige au nord de la ville, demande à une intersection, car rien n'est indiqué, la route de Bubanza à un pompiste et un policier, qui m'indiquent tout deux la même direction, et me trouve sur une très mauvaise route, pleine de trous énormes. Au bout d'une douzaine de km, je m'aperçois que ce n'est pas la bonne route, puisque je longe l'aéroport. Heureusement, un peu plus loin, une piste transversale de 10 km rejoint la RN9, celle que je cherchais. Route correcte jusqu'à Bubanza, une grosse bourgade sinistrée par la guerre. Puis, contrairement à ce qui m'a été dit ce matin par Eddy et Louis, plus de route goudronnée mais 43 km de très mauvaise piste jusqu'à Masango et l'intersection avec la RN10. Je suis assez inquiet car je ne peux rouler qu'à 20 km/h et je me dois d'arriver à Kayanza avant la nuit, cette région étant la moins sûre du pays. D'ailleurs de nombreux militaires patrouillent sur cette route où des occupants de véhicules se font couramment attaquer, dévaliser et voler leur voiture. Il est déjà 16H30 lorsque j'arrive au goudron. Ouf, ça devrait aller ! Je bifurque alors vers l'est, m'arrête quelques instants au lac de barrage de Rwegura, salue quelques soldats puis continue par cette bonne route jusqu'à Kayanza (1 950 m), où j'arrive à 17H45, après avoir parcouru 120 km. Je trouve de suite un hôtel un peu en surplomb. Wifi (qui ne fonctionne pas), grande chambre, salle de bain sans eau chaude mais avec inondation, pour 8 euros. Fatigué, pas envie de chercher autre chose. Plus tard, je commande des spaghettis bolognaise et les aurai 45 minutes plus tard. Copieuse et bonne assiette. Le réceptionniste est vraiment aux petits soins pour moi. Je me couche très tôt, 22H et m'endors aussitôt.



Parc naturel de la Rusuzi



Lac artificiel de Rwegura

Vendredi 14 : Très bonne nuit. Réveillé peu avant 5H, c'est bien, j'ai mes 7 heures de sommeil. La Wifi ne marche toujours pas ; mais ce qui m'inquiète le plus, c'est l'état de mon ordinateur qui se bloque sur des programmes et que j'ai été obligé d'éteindre et de rallumer à plusieurs reprises. Il fait frais ce matin, altitude oblige. Un seau d'eau chaude m'est amené pour la douche, mais sans gobelet, difficile de me laver correctement. Je quitte l'hôtel à 7H, ma voiture a été superficiellement lavée par un jeune sans que je le demande, pourboire obligé. Les rues de Kayanza regorgent de gens, à pied, en vélo, à pied poussant le vélo (ça monte). Il doit y avoir un marché par là. Je prends la RN1 vers le sud, route que nous avons prise dans l'autre sens il y a huit jours. Ça descend pas mal et, en face, des cyclistes se font trainer, accrochés à l'arrière de

camions. Beaucoup de briqueteries le long de la route, des enfants très jeunes (7-8 ans) y travaillent. Je double plusieurs vélos transportant trois passagers, il faut le faire. Il faut être musclé pour se déplacer en bicyclette au Burundi : ça grimpe tout le temps. A Bugarama, je fais quelques achats (eau, avocat, pain, biscuits) puis emprunte une piste pour me rendre vers Mugongo. 10 km plus loin, la piste devient très mauvaise et je dois abandonner mon projet, bifurquer vers Isare, Kiromwe et Buhonga où j'arrive vers 11H30 au bout de 40 km.



Paysage vers Banga



Marché et sortie d'école à Nyabirara

Buhonga n'est qu'à 13 km de Bujumbura. Je prends la route dans l'autre direction vers le sud-est. Foule sur la route à Nyabirara, c'est la sortie des classes et jour de marché là-aussi. A Matara, je prends une autre piste sur 35 km, plein sud. Avec la poussière, je dois fermer mes vitres. Il fait chaud. Heureusement, la clim marche. Beaucoup de troupeaux de vaches aux longues cornes dans cette région où l'élevage semble prendre le pas sur l'agriculture. Je retrouve le bitume à Nyagasasa et continue jusqu'à Matana, où je fais le plein de gazole (litre à environ 1,15 euro). J'ai parcouru exactement 300 km depuis hier et mets 64 litres, cela fait plus de 21 litres au 100. Pour un véhicule soi-disant économique ! Mon problème est surtout que je n'ai pas prévu ça et que je n'ai du coup pratiquement plus de Francs burundais sur moi, je n'ai pas assez changé hier. Je me rends à l'unique banque de Matana, rencontre le directeur, mais il ne fait pas de change ni n'accepte de carte de crédit. Il me dit que je devrai pouvoir faire cela demain à Rumonge. En attendant il ne me reste que l'équivalent de 20 euros, ça va faire juste. Très inquiet, je continue jusqu'à Rutovu où j'arrive la nuit tombée. Je m'installe dans un petit hôtel (de passe ?) rudimentaire et pas très propre à 2,5 euros la nuit. J'ai tout de même WC et douche d'eau froide. Pas de Wifi bien sûr. Malgré ma fatigue (parcouru 234 km aujourd'hui) et un léger mal de tête, je mets mon récit à jour. Je me couche encore plus tôt qu'hier soir, avant 21H. Je dînerai une autre fois...



Jeunes bergers, vers Gatwa



Rivière, vers Nyagasasa

Samedi 15 : Nuit excellente (boules Quiès), réveil vers 5H30, départ à 6H. Beau temps. Je me rends jusqu'à la source d'eau chaude de Muhweza, où nous sommes passés lundi. Route puis mauvaise piste, j'y suis à 6H30. Je pensais être seul, vu l'heure matinale et que c'est samedi, la matinée du travail communautaire obligatoire. Eh bien je me suis trompé : lorsque j'arrive il y a déjà une quinzaine de personnes dans le bassin des hommes. Derrière les fourrés, on entend aussi rire des femmes, dans leur bassin. En maillot, je me plonge dans cette eau chaude, ça fait du bien et ça dégrasse, je n'ai pas pris de douche ce matin. Les hommes et les adolescents se lavent carrément au savon, nettoient aussi leurs bottes ou sandales, ce n'est pas très hygiénique, mais le débit d'eau est heureusement assez important. Des gens se rhabillent, c'est drôle, ils enfilent leurs vêtements crasseux, plusieurs couches, et s'en vont, leur chapeau sur la tête et leur bâton à la main. Ce sont des paysans du coin. Va et vient. Je ne me sens pas très à l'aise au début au milieu de ces autochtones qui parlent entre eux en swahili, rigolent, peut-être de moi, et m'ignorent. Des enfants viennent et se baignent, nus, tout comme deux adolescents de 17 ans. Au bout d'une bonne demi-heure, un homme jeune qui vient d'arriver m'adresse la parole : « C'est

vrai que si l'on tue un homme on va directement au paradis ? ». Je m'empresse de le contredire, n'en menant pas large. Finalement nous discutons agréablement un bon moment. Je reste là trois bonnes heures, puis reprends la piste en sens inverse, en déposant trois personnes au village suivant.



Piste de Muyagoro à Kiryama



Mon Toyota Prado

Revenu sur la nationale, un peu plus loin, à Muyagoro, je reprends une mauvaise piste de 12 km jusqu'à Kiryama, où j'arrive à 12H45. Là, je m'arrête dans un petit restaurant qui sert un seul plat, le plat typique du pays : du riz, des haricots noirs, du chou et des bananes-légumes. Ce n'est pas mauvais, sans plus. Mais ça fait du bien, je n'avais presque rien mangé depuis l'avant-veille. Mon assiette, copieuse, me coûte 0,25 euro alors que ma bouteille d'eau d'1,5 l en vaut 0,60. Je traverse la nationale et, plutôt que de me rendre directement à Rumonge, sur la lac Tanganyika, je reprends une piste vers le nord-ouest. Elle se révèle très difficile mais les paysages sont superbes. Plantations de bananes et petits villages se succèdent. Les maisons sont typiques, comme celle que nous avons visitée mercredi : clôtures de bambous ou branchages, toits de paille, etc. Chaque village a son immense église catholique de briques. Des hommes marchent sur la route ou sont assis dans les villages, leur long bâton dans la main (signe qu'il possède du bétail). Je passe Songa, continue tant bien que mal, suis obligé de me mettre en 4 roues motrices sur quelques mètres, passe des ponts bancals, évite des ornières très profondes. Après trente km éprouvants, j'arrive à Muzenga à 17H, ce qui fait du 10 km/h.



Plantation de bananiers, piste de Songa



Enfant au vélo de bois, Ruvumvu

A la sortie du village, je bifurque vers le sud-ouest et la piste devient bonne, ce qui me permet d'arriver une demi-heure plus tard, un peu avant la nuit, à Muyama (1 627 m). Cependant ce ne serait pas raisonnable de continuer jusqu'à Rumonge, j'aurais la nuit en cours de route. Et puis je suis fatigué : je n'ai parcouru que 93 km, mais quels kilomètres ! Et je n'ai pas rencontré une voiture de la journée ! Je demande à un homme en costard en train de téléphoner s'il y a un hôtel ici. J'ai de la chance, c'est le curé du village, un indigène bien sympathique, qui me propose une chambre à la paroisse. Il m'y accompagne et me fait visiter les lieux, un grand ensemble de bâtiments neufs financés par les paroissiens. Quant à ma chambre, c'est celle où descend l'évêque : spacieuse, relativement confortable avec salle d'eau (eau froide). Pour 5 euros c'est tout à fait correct. Pas d'Internet, mais cela ne m'empêche pas de travailler photos (peu) et récit. Vers 21H, après les bénédictions, dîner copieux en compagnie du Père Cyriaque (c'est son prénom), d'un autre prêtre, d'un abbé et d'un séminariste, tous natifs. Au menu : avocats, bananes-légumes, bœuf, spaghettis, pomme de terre-épinards et deux sortes de bananes au dessert. Plusieurs personnes sont au service de cette communauté (dont un cuisinier et une femme de ménage). Je l'avais déjà constaté : être prêtre catholique chez nous (en Occident) est un acte de pauvreté, être prêtre africain en Afrique est une garantie de richesse.



Pont en piteux état, avant Muzenga



Enfant au sac, Muzenga

Dimanche 16 : Excellente nuit, quel calme ! En attendant le petit-déjeuner, je vais visiter l'église, spacieuse, simple et belle. Le sol est en dégradé de l'entrée au fond jusqu'au chœur, ce n'est pas bête (je n'avais jamais vu cela). Jolie peinture murale dans le chœur. Une statue représente Marie tenant Jésus dans ses bras ; les deux sont presque noirs, mais il est vrai qu'on peut être très brun de peau en Israël. De l'esplanade, superbe vue sur les contrebas et sur le lac Tanganyika, qui n'est distant que d'une vingtaine de km à vol d'oiseau. A côté de l'église, l'école primaire catholique. Le village a aussi un collège, plus haut, dirigé par un prêtre jésuite et une communauté de trois sœurs (deux Italiennes, une Argentine). Dans cette paroisse, qui a sept « succursales » (dixit Cyriaque), trois religieux italiens, deux prêtres et une sœur, ont été abattus par les rebelles pendant la « période de trouble », entre 1995 et 2005. Je prends mon petit-déjeuner tout seul : omelette, patates chaudes en sauce, un petit pain et du thé, c'est bien. Je vais à la messe de 8H, l'église est à moitié pleine (ou à moitié vide). Les paroissiens ont mis leurs habits du dimanche : beaux pagnes pour les femmes, pantalon et chemises, voire veste, pour les hommes. Les enfants, quant à eux, sont souvent pieds-nus. La célébration est en kurundi, je ne comprends rien. Le prêtre est entouré de quatre enfants de chœur. Les chants, interprétés par une chorale de femmes, sont accompagnés à l'orgue électronique et manquent d'entrain, je suis un peu déçu. J'ai vu tant de belles messes en Afrique ! Du coup, je m'esquive avant la fin de la célébration.



L'église de Muyama



Messe à Muyama

Cap vers le sud-ouest, vers le lac Tanganyika. La bonne piste descend pas mal tout le long de ses 30 km (850 m de dénivelé). Beaucoup de monde endimanché aux alentours des villages traversés. Ils vont à la messe. Ou ils en sortent... Partout, comme hier, de grandes églises de briques, certaines en construction. Superbes paysages. Et c'est encor plus beau en arrivant vers Mudende, à 10 km du lac : des forêts de palmiers à perte de vue. L'huile de palme est très utilisée au Burundi, grosse production. Vers 10H30, me voici à Rumonge, au bord du lac, où nous sommes allés à la Poste il y a quelques jours. Dans un hôtel-restaurant, j'arrive à échanger des euros, je n'avais plus un sou en poche. Je perds presque une heure et le taux n'est pas bon, mais je ne peux faire autrement. Puis je fais un petit tour au port de pêche et sur la plage de sable attenante où de nombreux enfants nus se baignent. Forte population musulmane dans le coin (plusieurs mosquées à Rumonge). Je continue en longeant le lac vers le nord, vers la capitale. La route n'est pas très bonne, pleine de trous, mais jolie, bordée de palmiers. Quelques rivières, descendant de la montagne, se jettent ça et là dans le lac. Beaucoup de voitures, taxis et minibus, qui roulent très vite. Pratiquement aucun accès au lac, c'est dommage. Il fait très chaud. De nombreux militaires patrouillent partout, à pied ou en camions, je ne sais pas ce qu'il se passe (peut-être simplement un déplacement du président).



A la plage de Rumonge



Jeunes pêcheurs au filet, plage de Rumonge

A midi et demie, me voici à Resha. Petit tour sur la plage de sable près des barques de pêcheurs. Plus loin, deux hôtels de luxe au bord de l'eau, très chers. Ce n'est pas ici que je dormirai. Plantations d'orangers aux alentours. Déjeuner de quatre biscuits. La population a l'air extrêmement pauvre le long du lac, beaucoup d'enfants sont en guenilles. Je continue : Minago, Magara, Rutunga, Giteza. Après Mutumba, je cherche un bon moment la source d'eau chaude d'Akarava. M'y voici enfin. Déception ! Ce n'est qu'un petit trou de moins de deux mètres de diamètre et il est impossible de s'y baigner. Plus loin, impossible de trouver le monument de Livingstone-Stanley, marquant le lieu où ils se seraient retrouvés. Pas grave, il se fait tard, je continue vers Bujumbura. Enormément de véhicules et de piétons à l'entrée de la capitale, que je traverse pour prendre, au nord-ouest, la route de Gatumba. Mont Petit Futé m'indique un hôtel les pieds dans l'eau à 20 euros la chambre. J'ai du mal pour le trouver, la nuit est tombée et la circulation est intense. Une fois trouvé, je déchanté : les prix ont doublé et l'endroit semble lugubre. Je décide de retourner à La Palmeraie, l'hôtel où nous avons dormi à deux reprises avec le groupe. Là, je discute avec Patrice, le patron français, qui me reconnaît et me fait un prix très spécial, à 50 euros (moitié prix). Je n'ai pas le choix et l'endroit est vraiment très bien. Belle chambre, comme la dernière fois. Et le Wifi, enfin ! Le patron m'offre l'apéro et nous discutons un peu de mon périple et du Burundi. Il trouve que j'ai loué vraiment très cher ma vieille 4x4, environ le double du prix normal (ce dont je me doutais). Puis je dine de spaghettis à la bolognaise (copieux mais pas délicieux). Enfin, bien que fatigué (137 km parcourus sous la chaleur), je travaille, jusqu'à une heure du matin ; ce n'est pas raisonnable.



Au port de pêche, Gitaza



Femmes, vers Kabezi

Lundi 17 : Ce n'était en effet pas raisonnable, j'en étais sûr : les heures veillées hier soir ne sont pas récupérées en sommeil ce matin, à 5H30 je suis déjà réveillé. Je dormirai ce soir dans l'avion (j'en doute). Me voici en effet à l'aube de mon dernier jour au Burundi. Je travaille avant de prendre mon petit-déjeuner en compagnie d'une policière belge fort sympathique qui vient ici pour la troisième fois (période de 15 jours) pour former la police burundaise. Ciel gris (ou pollué ?). A 8H, je pars me balader vers les plages du nord de Bujumbura, à une dizaine de km du centre. Je ne les connais pas. C'est la même route que pour le parc naturel de la Rusizi, bordée de dizaines de grosses villas en construction. C'est, nous avait dit Eddy, pour les nouveaux riches. Mais qui sont les nouveaux riches ? Réponse laconique : les hommes politiques... Je ne vois pas vraiment la plage, occupées par des bateaux de pêcheurs et une foule d'individus qui travaillent autour des produits de la pêche. Alors que je suis à l'arrêt dans ma voiture, des hommes viennent me saluer. Je ne m'apercevrai qu'après qu'ils m'ont volé la paire de jumelles qui était sur le siège passager ! Je reviens à l'hôtel vers 11H30, le temps de prendre une bonne douche et de fermer mon sac à dos. Ce dernier, pourtant neuf, est dans un état épouvantable côté portage : le coffre du véhicule était sale, sans doute du gazole s'y était renversé. Je peste... Ce véhicule loué chèrement n'était vraiment pas en très bon état. A midi, Valentin et Steve viennent me récupérer et m'emmènent en ville : change de Francs burundais en dollars (pas d'euros), j'en avais un peu trop changé hier, et achat d'un bout de pizza et d'un sandwich pour mon déjeuner.

Puis ils me conduisent à l'aéroport. En roulant, nous avons le temps de discuter sur le déroulement du circuit de groupe et sur mon extension. Je leur donne quelques conseils, notamment pour les horaires de visite des parcs. Mais Valentin se débîne à chaque récrimination : par exemple, en ce qui concerne le remplacement des 4x4 par un minibus inconfortable, ce n'est pas lui le fautif, c'est Explorator...

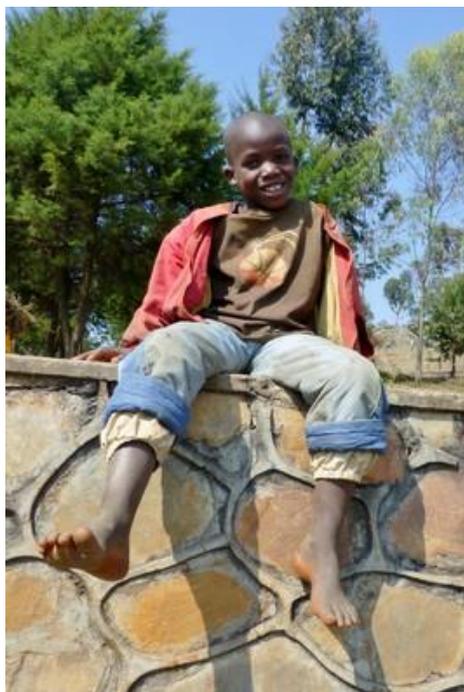


Mon hôtel, La Palmeraie, Bujumbura



Plage nord de Bujumbura

Vers 12H45, ils me laissent à l'aéroport et gardent mon véhicule (je n'ai parcouru depuis jeudi que 611km, c'est peu). Cet aéroport est minuscule. Contrôle à l'entrée véhicule de l'aéroport et petite taxe, puis à l'entrée passager. L'enregistrement est très long et assez curieux (je passe par trois personnes). Françoise m'a conseillé le côté gauche pour observer le mont Kenya. Mais quel est le côté gauche dans un avion ? Heureusement, il y a peu de passagers, une trentaine peut-être. Toutefois le contrôle d'immigration est très rapide et il n'y a plus de contrôle des bagages à main. Mes deux bouteilles d'eau sont passées comme une lettre à la poste. L'avion est annoncé avec une demi-heure d'avance, mais atterrit finalement 5 minutes avant l'heure prévue de notre départ. Nous embarquons à bord d'un Boeing 787 d'Ethiopian Airlines, contenance 230 passagers. Nous sommes 37 (et seulement 6 Blancs). Décollage à 15H05 avec 35 minutes de retard. Service très léger : une boisson, c'est tout. J'ai bien fait de déjeuner avant de partir. Atterrissage à Nairobi à 16H15, sans avoir vu le mont Kenya, brume. Je reste dans l'avion qui, après s'être rempli de nouveaux passagers, décolle à 17H30. Aussitôt après nous passons la ligne d'équateur, me revoici dans l'hémisphère nord. Cette fois, un bon repas m'est servi. Atterrissage à Addis-Abeba à 20H10 heure locale, avec 40 minutes de retard. M'importe, j'ai le temps, je ne repars qu'à 23H55. Il pleuviote. Dans l'aéroport, Wifi gratuit près d'un bar, c'est bien. Mais que cet aéroport est mal foutu : WC trop petits (d'où queue très longue, sans jeu de mots) et pas très propres, contrôle des bagages surchargé, pas de poubelles disponibles, fumeurs a priori autorisés et zone d'embarquement sans toilettes ! Vraiment pas le top.



Quelques portraits...

Mardi 18 : Embarquement dans un Boeing 767-300 minable, toujours sur Ethiopian Airlines. Il doit dater des années 80. Les sièges sont étroits et peu espacés, mes genoux touchent le dossier du siège devant moi. Pas d'écran individuel, bien sûr. Le passager voisin est encore plus gros que moi. Ça promet... L'avion est presque plein. Nous décollons à l'heure,

vers 0H05, enfin je crois, je me suis endormi aussitôt installé. Réveillé pour le repas une heure plus tard, puis à 4H, plus de deux heures avant l'atterrissage, par les lumières et pour le petit-déjeuner qui consiste en une boisson et un petit cake. J'aurais préféré qu'on me laisse dormir. Nuit courte donc. Je me répète : qu'est-ce qu'on est mal dans cet avion ! Seul point fort : nous atterrissons à Roissy à 6H15 avec une demi-heure d'avance. Mais les bagages, eux, arrivent à l'heure, vers 7H ! Heureusement, j'ai de la marge, mon TGV pour Marseille ne part qu'à 8H30. Internet à la gare. Un peu avant l'heure, je m'installe confortablement en première classe (pour 5 euros de plus). Et j'arrive à Marseille à l'heure, 12H15. Beau soleil et grosse chaleur (29°). Une demi-heure plus tard, je suis chez moi.



Encore quelques portraits...

En guise de conclusion :

Quel peuple ! Que d'enfants ! A mon avis, cette démographie galopante est une catastrophe pour le pays. Pour alimenter les feux de cuisine, les forêts sont peu à peu détruites et transformées en charbon de bois. Un futur Haïti ? Heureusement, l'eau ne manque pas, c'est une chance. Mais pleuvra-t-il toujours autant lorsque les forêts auront disparu ? Le peuple mange (plus ou moins), en tout cas ceux qui ont la chance d'avoir des lopins de terre. Mais il est pauvre, très pauvre, et ne survit que grâce à l'aide internationale. Les ONG sont partout, les églises de différentes confessions aussi avec leur lot de service (écoles, dispensaires...) : Médecins sans frontières, Croix Rouge, Save the children, Unicef, UNHCR, Action contre la faim, etc, et aussi de nombreuses associations locales, notamment d'aide aux orphelins comme la Maison Shalom de Marguerite Barankitse, plus connue par son diminutif de « Maggy », que j'aurais bien aimé aller visiter si j'avais eu plus de temps. Les forces de l'UN sont bien présentes aussi.

Mais ce que j'ai eu du mal à réaliser, c'est que ce peuple se déchirait encore il y a moins de dix ans. Plus de trace visible. Steve me disait qu'aujourd'hui la plupart des jeunes ne savaient même pas s'ils étaient Hutus ou Tutsis. Tant mieux (mais j'ai du mal à le croire). Je suis arrivé avec des préjugés, pensant que les massacres n'étaient que partie remise, je pense maintenant que je me suis trompé. Sur ce plan là, le pays s'en sortira. Mais s'il n'y a pas très vite une mise en place d'un programme de décroissance démographique, je suis très pessimiste sur son avenir.

Quant au tourisme, il balbutie (il y a tant d'autres pays à priori plus attirants). En tout cas, durant ces deux semaines, je n'ai (nous n'avons) rencontré aucun autre touriste, ce que j'apprécie. Vous l'avez lu, j'ai vraiment aimé voyager au Burundi, aux paysages magnifiques et au peuple attachant.



Pour terminer, photos des instruments de musique que je me suis achetés :



« Ce que désire ardemment le cœur met les jambes en route tôt le matin » (proverbe burundais)

-- FIN --